

Le vieux montagnard dressa la tête, et aspirant l'air avec un souffle bruyant, comme un chien de chasse qui prend le vent, il s'écria :

—M. le curé a raison : voilà le vent de la nuit qui s'élève ; et puis, voyez avec quelle avidité mes vaches se mettent à paître. Tout cela sent l'orage.

—A cheval ! à cheval ! s'écria M. de Pradines ; il n'y a pas de temps à perdre : nous avons du chemin à faire avant d'arriver au château, et la route est fort mauvaise.

En même temps il saisit un cor d'assez petite dimension qu'il portait suspendu par dessus ses vêtements, et fit entendre les premières notes d'un appel de chasse. A ce bruit, du fond des gorges voisines répondirent aussitôt d'autres sons de cor, et deux minutes à peine étaient écoulées qu'au sommet du sentier qui, par une pente escarpée conduisait au buron, apparaissait dans tout son poétique pêle mêle une troupe de valets et de gardes-chasse conduisant une meute de chiens. Il était temps de se mettre en route, car déjà l'on entendait dans les montagnes ce rugissement sourd qui annonce l'orage ; les chiens haletants fouillaient la terre comme pour y chercher un reste de fraîcheur, et il semblait que les végétaux eux-mêmes, doués d'animation et de sensibilité, cherchassent à se dérober au souffle brûlant dont ils ressentaient déjà l'atteinte, tant on voyait dans les pâturages voisins les plus fières graminées incliner leurs tiges tremblantes à la surface du sol.

—Adieu, mes braves buroniers, s'écria la comtesse en remontant lestement en selle ; l'été ne se passera pas sans que je revienne visiter le buron dont je connais maintenant le chemin.

Puis se tournant vers le curé de Saint-Saturin :

—Monsieur le curé, dit-elle, vous allez prendre le cheval d'un de mes gens et vous ferez route avec nous, n'est-ce pas ?

—Oh ! répondit le prêtre, j'aurai bien le temps de regagner ma paroisse, et d'ailleurs un chasseur n'a pas peur de l'orage.

—C'est possible ; mais faites mieux, venez souper au château.

—Madame, je vous rends grâce, je ne saurais accepter ; c'est aujourd'hui pour moi jour de jeûne.

—Eh bien, nous pourrions au moins profiter de votre compagnie jusqu'à l'heure du souper. Venez, et je vous chanterai pour vous récompenser un de ces vieux airs que vous aimez tant.

—Madame la comtesse, excusez-moi, il faut que je fasse réciter aux enfants de la paroisse leur catéchisme.

—Alors, vous viendrez demain prendre congé de mon frère qui retourne à son régiment.

—M. de Pradines a bien voulu déjà recevoir mes souhaits de bon voyage et de prompt retour.

—Après-demain, donc ?

—J'y ferai mes efforts, madame la comtesse.

—Et pourtant vous ne promettez rien ? Savez-vous que vous me tenez rigueur depuis quelque temps, monsieur le curé ; est-ce que vous m'en voulez ?

—Moi, vous en vouloir ! Oh ! madame !

Ces derniers mots furent prononcés avec une expression si profonde que la comtesse ne put s'empêcher de regarder le prêtre avec une naïve surprise. Celui-ci en parut légèrement troublé, mais bientôt la jeune femme reprit d'un ton plein d'enjouement :

—A la bonne heure ! Adieu, monsieur le curé ; soyez moins rare.

Puis, remarquant qu'il tenait toujours entre ses mains la perdrix blanche si méchamment atteint par le baron de Pradines :

—Voyez donc ce pauvre oiseau, ajouta-t-elle, il est encore tout tremblant.

—Eh bien ! dit le père Nicoud en s'approchant, je gage que si M. le curé ouvrait la main, cette perdrix serait loin d'ici avant une demi-minute : c'est si rusé !

—Vous pensez donc qu'elle vivra ? s'écria la comtesse.

—C'est-à-dire que j'en suis sûr.

—Eh bien ! père Nicoud, gardez-la donc au près de vous deux ou trois jours, et promettez-moi de lui donner ensuite la liberté.

—Ma sœur, s'écria Georges avec impatience, l'orage vient.

—Partons donc, dit la comtesse, et adieu tous, ou plutôt au revoir.

En parlant ainsi, la jeune femme s'inclina gracieusement, et, saluant chacun d'un geste affectueux, elle lança son cheval au grand trot. Les assistants la suivirent quelque temps des yeux, puis la perdirent tout à coup de vue dans les anfractuosités de la montagne. Le père Nicoud s'écria en se retournant vers le bottillier et le pâtre.

—Qu'elle est douce et bonne, la petite reine Marguerite !

Le prêtre murmura tout bas :

—Qu'elle est belle !

Ensuite il tira de sa ceinture une petite bourse de cuir, et glissant un écu dans la main du vieux buronier, qui demeura tout ébahi :

—Père Nicoud, dit-il, je garde la perdrix, mais n'en dites rien, surtout à Mme la comtesse,